

Situations de crise : déficit de connaissance ou surgissement de la pensée ?

Francis Rousseaux

francis.rousseau@ircam.fr

Quand les systèmes d'aide à la décision sont en usage en situation critique, comme c'est le cas par exemple lors de déploiements de forces armées sur des théâtres d'opérations extérieures en zone à forte tension géopolitique, on constate souvent que les organisations tentent de planifier *l'interprétation* des situations comme elles planifient *les interventions* sur ces situations.

Et lorsque quelqu'un sur le terrain décrira une situation vécue par lui comme critique, sa production symbolique tiendra lieu de situation enrichie et surdéterminée pour un interprète qui se persuadera avoir affaire à la *même situation*, en quelque sorte abstraite de son contexte affectif, et par là support plus objectif d'une décision rationnelle éventuellement requise.

Nous présenterons les hypothèses suivantes :

- la situation décrite n'entretient pas de relation simple avec la situation vécue;
- toute confusion entre ces deux notions a de graves conséquences sur les décisions;
- cette confusion est actuellement favorisée par la mise en œuvre d'outils d'aide informatisée à la décision.

Il s'agira de comprendre pourquoi les systèmes symboliques tendent à se faire ainsi complices d'une confusion dangereuse qui ne les concerne pas *a priori*, et comment on pourrait les innocenter.

Dans ce procès, nous plaiderons le *non-lieu*.

Mais nous admettons en revanche qu'il est parfaitement acceptable que nos outils informatisés d'aide à la gestion des crises *changent nos crises*, dans la mesure où ils transforment nos moyens d'interprétation des situations et de conception d'actions.

Tableau I : L'étonnant conservatisme des bâtisseurs de cathédrales

En visitant naguère le site historique de Vaison-la-Romaine dans le Sud de la France, j'avais été interloqué par la découverte de chapiteaux romains enfouis dans les fondations de l'église du Moyen Age. Comment, non contents de réutiliser des structures entières d'architecture antique, les bâtisseurs avaient-ils osé réduire les pierres romaines les plus travaillées à la fonction obscure de remblai ? Pourquoi les chapiteaux déchus des frontons n'étaient-ils pas mieux utilisés dans la nouvelle construction ? Les nouveaux édificateurs étaient-ils si irrespectueux des anciens ?

Comment tant d'audace créative et tant de mépris pouvaient-ils faire bon ménage ?



1. La paresse glorieuse des bâtisseurs de cathédrales

Les bâtisseurs de cathédrales risquaient de devenir à mes yeux de paresseux opportunistes, qui installaient leurs édifices en lieu et place d'une construction qu'ils détournaient et finalement détruisaient. Je compris plus tard, en Sicile, en Andalousie, en Syrie, en Grèce ou en Tunisie (pour ne parler que de la Méditerranée), que les anciens avaient jadis fait de même, et que ce que j'avais observé à Vaison-la-Romaine n'était pas un phénomène isolé.

Il fallut bien se rendre à l'évidence et dépasser l'image simpliste du bâtisseur esthète qui rend un hommage désintéressé à ses contemporains au travers d'une œuvre architecturale.

La paresse radicale du bâtisseur, en le conduisant à démonter l'édifice ancien pour en réutiliser les matériaux, lui permet incidemment d'acquérir les connaissances ayant présidé au montage originel. Bien autrement que la destruction, la déconstruction va de pair avec une rétroconception et s'accompagne d'une constitution de connaissances qui arrive au bon moment, c'est-à-dire au moment exact de sa mobilisation dans le nouveau.

En ce sens, le démontage d'un édifice dans la perspective d'une construction nouvelle ouvre davantage à une transmission de connaissance que la préservation de l'édifice ancien institué en totem. La paresse manifeste des bâtisseurs de cathédrales est en réalité bien plus qu'une économie d'effort : elle préside à une efficace transmission de connaissances, à la gloire des bâtisseurs.

2. Le conformisme flamboyant des fondateurs de cultes

Il fallut aussi reconnaître qu'une cathédrale n'est pas qu'une œuvre d'art, et qu'elle constitue avant tout un lieu de rassemblement en vue d'une pratique culturelle.

Mais là encore, quelle déconvenue m'attendait en comprenant combien les hommes du culte nouveau empruntent des symboles du culte ancien pour constituer le nouveau culte, sans se donner la peine d'une rénovation imaginative, mobilisant parfois des bribes et même des pans entiers des pratiques et des liturgies sacrées pour instituer la pratique nouvelle !

Mais statuer définitivement sur le conformisme des fondateurs de cultes, c'est oublier qu'il est plus facile d'amener à l'observance d'un culte une population qui s'adonne déjà à un rituel cultuel, et qu'en héritant largement du culte ancien pour élaborer le rituel du culte nouveau, en proposant de réinterpréter les mêmes symboles, on détourne plus sûrement du culte ancien qu'en multipliant les éléments symboliques. Les habitudes se satisfont bien mieux d'une substitution d'interprétation qui laisse intacte leur expression que d'un déracinement radical et finalement toujours concurrentiel. Lorsque la connaissance fait droit aux connaissances antérieures auxquelles elle est redevable, elle s'en trouve ainsi mieux manifestée et diffusée.

L'incroyable conformisme des fondateurs de culte ouvre en réalité à la possibilité d'une herméneutique productive, qui procède par interprétations concentriques dans un univers fini de symboles, et révèle ainsi l'infinité de l'esprit en rapport aporétique avec le fini de l'homme. C'est peut-être ainsi que l'homme qui fait sens compulsif d'un ensemble fini de symboles et qui prend conscience du caractère infini du champ pratique ouvert par cette activité peut admettre que son corps fini recèle en droit un devenir infini.

3. La superstition inspirée des architectes du sacré

On entend souvent dire d'un lieu sacré qu'il a toujours abrité des pratiques cultuelles, et ce constat est souvent érigé en signe mystérieux d'un *caractère sacré a priori*.

C'est ainsi que les architectes du sacré peuvent apparaître comme naïvement superstitieux. Car enfin, qui ne voit pas qu'il faudrait plutôt inverser l'explication, et comprendre que le caractère sacré d'un lieu émerge de la constance des hommes à le sacraliser, poussés par des considérations stratégiques sur la réutilisation de pratiques qui partagent beaucoup avec leurs voisines profanes ?

Reste que le lieu de pratique idéal du culte nouveau est précisément le lieu du culte ancien, car ce choix seul garantit contre la recrudescence du culte ancien et capture les habitudes qui tissent le fonds du sacré.

C'est ainsi qu'un lieu de culte tend à emprunter le site d'un culte prédécesseur, de préférence à un lieu exempt d'empreinte sacrée : accessoirement, l'engramme matériel du dispositif cultuel, ici l'architecture du temple, de l'église ou de la mosquée, pourvoira en matériaux de construction, voire en structure architecturale. Les éléments trop compromettant car trop marqués de la symbolique ancienne pourront servir aux fondations. La substitution n'est ainsi pas une capture de connaissances pouvant se révolter, mais un captage vivifiant pour un plus grand savoir.

Il est intéressant de noter que la raison sacrale rejoint ici la raison architecturale, le sacré son substrat matériel. La superstition des architectes du sacré est en quelque sorte inspirée.

4. Pourquoi paresse, conformisme et superstition ne feraient-ils pas le lit du génie ?

Il faut se convaincre que c'est un complexe entre plusieurs ordres d'intelligibilité qui peut nous éclairer sur le mouvement propre que semble suivre un lieu sacré, et que toute réduction à un seul de ces ordres embrouille sensiblement la lecture. C'est à une véritable herméneutique de chaque lieu sacré singulier qu'il conviendrait de se livrer pour en saisir l'évolution, quitte à accepter que cela n'éclaire guère sur sa destination.

En particulier, cette conception remet en question la notion même d'œuvre d'art. En effet, beaucoup des œuvres d'art dont on parle ici doivent se concevoir comme des œuvres d'art *sans artiste*, au sens où il n'existe pas d'artiste qui puisse revendiquer la création de l'œuvre dans sa singularité.

Si les lieux sacrés nous émeuvent, c'est sans doute parce que nous y percevons la prodigieuse tension entre la vanité et la productivité de la croyance humaine. Comment tant de croyances vaniteuses peuvent-elles se cristalliser en affirmation authentique ? Comment tant d'idées fausses peuvent-elles conduire à de si brillantes réalisations ?

Certains sémioticiens prétendent que l'homme se caractérise par une pratique compulsive d'investissement de sens dans des symboles. Nous croyons plutôt que ce qui caractérise les hommes, c'est davantage leur capacité à engendrer du non-sens pour provoquer un sens transcendant et vérifier et éprouver qu'il se donne toujours en surplus.

Chaque lieu sacré ne dit peut-être que cela : le sens ne saurait être convoqué. C'est sans doute une clé du mystère du sens, qui consiste en cela qu'il ne peut être que déclo, c'est-à-dire donné en surplus. Et les lieux sacrés, lorsqu'ils cristallisent les efforts pour provoquer la révélation du sens, ne parviennent au fond qu'à ouvrir des champs d'interprétation de symboles toujours plus larges à force de régénérations interprétatives, dans des lieux toujours davantage traversés par l'histoire et au milieu de pierres et d'artefacts toujours plus patinés par les usages successifs dont ils gardent les traces.

C'est aussi pourquoi lorsqu'on rase un site sacré et qu'on en disperse les éléments évocateurs, loin d'ouvrir à l'imagination créatrice et régénératrice, on en annihile le potentiel et la puissance.

Le sens ne peut se révéler que singulièrement, et sa donation ne saurait en aucune manière être prescrite, ni même décrite. Mais cela ne saurait satisfaire l'*homo faber*, qui croit discerner dans toute donation de sens l'œuvre aléatoire d'une mystérieuse et nécessaire coïncidence des éléments, et qui n'a de cesse de convoquer cette coïncidence et de chercher à maîtriser son événement. Le lieu sacré n'est rien d'autre que le lieu de cette coïncidence, convoquée par le rituel et domestiquée par la répétition.

Tableau II : L'innovation, le changement et la technologie

Le changement favorise ceux qui savent l'exploiter, et ce sont souvent ceux-là mêmes qui impulsent le changement, en déplaçant des usages grâce à l'introduction d'une technologie ad hoc.

La technologie constitue fréquemment le biais (l'artifice) par lequel le changement est manifesté, et l'innovation provoquée : elle n'est pas l'innovation, mais elle la suscite en exigeant son remplissage de sens. Ce n'est pas tant l'innovation qui produit le changement que le changement qui favorise ceux qui savent l'exploiter. Exploiter le changement s'appelle innover.

1. Le cas des ascenseurs dans les immeubles anciens

C'est ainsi que l'apparition de l'ascenseur et sa diffusion progressive ouvre une profonde transformation de l'aménagement du centre des grandes villes, depuis la fin du siècle dernier.

D'abord réservés au personnel de maison et aux plus démunis, les étages élevés d'immeuble étaient d'autant plus facilement accessibles au logement qu'ils étaient difficilement accessibles par les escaliers. L'escalier de service discrimine les conditions sociales et ouvre leur cohabitation dans le même immeuble. Pourvu que les escaliers soient séparés et qu'on sache qui emprunte quoi, l'immeuble est institué comme lieu privilégié d'organisation du discernement des catégories sociales.

L'apparition d'un ascenseur dans une cage d'escalier, lorsque cet ascenseur n'est pas purement et simplement interdit aux locataires des étages supérieurs (je connais des immeubles parisiens dans lesquels cet interdit est toujours en vigueur), bouleverse en profondeur les pratiques et invite à l'innovation.

Bravant la structure traditionnelle, des éléments incontrôlés appartenant aux classes sociales aisées vont rechercher lumière et vue imprenable dans les étages, estimant que l'ascenseur leur en offre la possibilité raisonnable. Très vite, la valorisation des étages plus élevés opère, qui se traduit par un nouvel ordre immobilier : le lieu de discrimination-articulation sociale n'est plus tant l'immeuble comme empilement vertical d'étages, mais la ville comme assemblage horizontal de quartiers.

En effet, l'étage d'immeuble perdant sa puissance symbolique, celle de matérialiser clairement une hiérarchie sociale et de faire sentir à chacun, quotidiennement, sa classe d'appartenance (avez-vous déjà gravi six étages d'escalier de service avec des provisions familiales aux bras ?), il faut innover pour produire une autre catégorie de matérialisation, lisible par tous et logiquement légitimée.

Pas question de décréter symboliquement qu'un immeuble sur quatre sera bourgeois : il s'agit que la discrimination acquiert un substrat matériel très fort, qui prescrive des pratiques publiques quotidiennes (il est évidemment très important que l'espace de discrimination soit un espace public).

Seule la notion de quartier répond à la spécification. Structurés autour d'éléments privilégiés comme les parcs, les centres d'activité et autres lieux publics, les quartiers organisent la nouvelle donne sociale, par le double jeu prescriptif du marché de l'accession d'une part, du service collectif d'autre part (entretien, nettoyage, aménagement des interstices publics, logistique de transport ...).

De façon caricaturale, le quartier réifie et symbolise la discrimination que réifiait et symbolisait l'étage d'immeuble, avant l'avènement de la technologie ascenseur. Insistons sur un point : la notion de quartier est construite pour discriminer, et chacun doit sentir quotidiennement et publiquement, dans la pratique banale de son quartier, à quelle classe il appartient. L'infrastructure publique doit en porter la marque manifeste, l'ultime marque consistant, en cas de brouillage ou de rébellion, de déclarer publiquement tel ou tel quartier comme "en difficulté".

2. L'invention des supermarchés

Mais une nouvelle technologie va bientôt inviter à des innovations concurrentes et bien plus radicales encore que celles induites par l'usage des ascenseurs dans les immeubles. La rapide démocratisation de l'automobile individuelle aura notamment des conséquences considérables sur l'aménagement de nos espaces urbains.

Au début du siècle, quelques pionniers imaginent une technologie révolutionnaire, qui va bouleverser le monde de la distribution de produits de consommation courante. Il s'agit du supermarché en libre-service, dont l'avènement est directement lié à la multiplication du parc d'automobiles individuelles.

Le constat d'origine est simple : plutôt que de situer les centres de distribution de produits de grande consommation au cœur des villes, pourquoi ne pas les situer à la périphérie ? En effet, il est beaucoup plus rapide et plus facile d'utiliser son automobile pour se rendre dans un lieu périphérique qu'au centre de la ville, pour des raisons topologiques évidentes : quand le centre est unique et objet de toutes les convergences (embouteillages, difficulté pour stationner les automobiles), la périphérie est multiple et ouverte.

Aussitôt dit, aussitôt fait : une cascade d'innovations s'en suit rapidement, qui provoquera une concurrence acharnée des distributeurs. En périphérie, le terrain est moins cher, il est facile de réaliser de vastes parcs de stationnement et d'organiser de vastes rayons qui présentent tous les produits. Il n'est plus nécessaire de disposer de vendeurs, puisque l'acheteur peut appréhender l'ensemble des produits lui-même : on créera un étiquetage et un emballage sophistiqués, une logistique de présentation et d'approvisionnement. Les prix baisseront très vite, grâce à une spirale amorcée par la suppression des vendeurs, et déployées par une demande croissante.

Bientôt, le métier de grande distribution se rapprochera de celui de banquier, et les premières grandes fortunes ne se feront pas en jouant sur des marges de prix, mais bien davantage sur des délais de paiement : quand le client paie comptant, le fournisseur du distributeur sera

contraint d'accepter des règlements à longues échéances, le différentiel engendrant de juteux profits boursiers.

Si les supermarchés de la distribution ont ouvert la conquête des banlieues, les promoteurs immobiliers n'ont pas tardé à leur emboîter le pas, jouant sur le même constat séduisant : grâce à leur automobile, beaucoup ont pu accéder à des pavillons individuels éloignés du centre des villes. Ce furent surtout des représentants des classes moyennes, qui voyaient là un moyen d'échapper à la discrimination sociale, quand d'autres s'adonnaient au difficile sport de résidence secondaire.

Mais la discrimination niche jusque dans les cimetières, et les banlieues elles-mêmes n'ont pas tardé à réaliser la sacro-sainte matérialisation de leur différence. Olivier Mongin l'analyse dans un éditorial récent de la revue Esprit : les banlieues pratiquent un radical appariement sélectif, basé sur le désintéressement définitif de ce qui se passe à côté, dans la banlieue voisine. Des banlieues dortoirs peuvent désormais jouxter des banlieues résidentielles ou des centres d'affaire. C'est ainsi qu'aux États-Unis, la qualité des centres d'éducation est un critère extrêmement sélectif pour les banlieues, et le marché immobilier est directement indexé sur le classement hiérarchique de ces centres.

3. L'automobile

L'ascenseur a permis aux classes aisées de revendiquer des étages d'immeuble traditionnellement alloués aux classes défavorisées. Ici, la technologie a motivé les plus riches qui ont pu, en conséquence, maintenir cette technologie en situation de performance.

Dans les banlieues les plus pauvres, conquises et architecturées comme les autres autour de l'automobile, un phénomène nouveau est advenu : les habitants de certaines banlieues ont été contraints de se passer d'automobile, pour des raisons financières souvent liées au chômage. Privés d'automobile ou encore privés de travail dans une ville dortoir, piégés, sans retour ... habitants d'une banlieue qui se discrédite, qui accueillera très vite des déshérités. Privés de la technologie originaire, dans des lieux sans densité, vides de sens pour le piéton, hors se mettre à la planche à roulettes, aux patins ou aux rollers.

L'automobile individuelle a provoqué l'innovation à grande échelle. En concernant les plus fragiles, qui ont vu dans cette technologie l'instrument de la liberté privée, son avènement a paradoxalement impulsé la structuration d'un espace public profondément changé, supporté par une croissance économique sans précédent.

Les politiques de la ville, destinées à venir en aide à nombre de nos concitoyens, restent anecdotiques, et ce par construction. Les solutions radicales viendront probablement d'ailleurs, impulsées par des contingences technologiques qui déplaceront à nouveaux les problèmes.

Tableau III : Gestion et institution des crises

Les Nations européennes sont actuellement aux prises avec la difficile question de l'effectivité d'une défense européenne commune, déjà présente en idée.

Nous défendons l'idée que l'institution de crises sur des théâtres d'opérations extérieures s'avère n'être qu'un moyen de mettre en œuvre un processus empirique d'interopérabilité des forces militaires, et la doctrine dite des "trois P" (Projection, Protection, Prévention), chère aux armées professionnalisées, n'en est qu'une manifestation institutionnelle particulière.

1. Impasse de la décision collégiale

Les décisions collégiales sont difficiles à prendre lorsqu'elle concernent le devenir même de la collégialité. Introspectifs et visant à faire évoluer les pratiques du groupe, l'expérience montre que les débats destinés à aboutir à des décisions de ce type dérivent souvent vers des pourparlers stériles, quand ils ne conduisent pas à des conflits internes.

Cela tient précisément au fait que la négociation peut porter indistinctement sur la finalité de la décision, sur ses modalités, sur les ressources consenties ou encore sur les risques acceptés. A vrai dire, les processus de décision de ce type, par nature ouverts jusque dans le temps imparti et les moyens alloués, sont rarement mis en œuvre dans un but précis, mais bien plutôt pour relancer des négociations enlisées ou maintenir un dialogue en attendant mieux.

C'est ainsi que, lorsque des dissensions graves menacent leur unité interne, les Etats européens tentent de diluer les tensions en les étalant et les empêchant de cristalliser : pour éviter de vivre une crise, il est préférable de dialoguer que de stigmatiser, et catégoriser comme crise ressortit déjà d'une stigmatisation.

2. Une tentation : décréter les crises

A l'inverse des décisions introspectives, les situations de crises instituées constituent un cadre confortable pour fédérer l'action, alors réduite à de la planification. Décréter l'état de crise dans une région du monde (ce qui, faut-il le dire, diffère radicalement de vivre un état de crise chez soi), permet de ramener la décision d'intervention à une forme opérante triviale, qui constitue alors le cadre arbitraire d'un consensus factice. L'état d'urgence, surtout lorsqu'il est soigneusement préparé, réduit la complexité d'une situation comme par enchantement, fournit un faire valoir inespéré à la coordination rationnelle, et valorise la supériorité technique : le discernement se fait alors procédure.

Cela tient au fait que les paramètres de complexité de la décision sont tous aplanis : l'urgence évince la question du temps (il faut agir maintenant, et toute réflexion équivaldrait à laisser la situation s'aggraver), la gravité évince la question des moyens (tout ce qu'on fera vaudra mieux que rien et, compte tenu de l'urgence, le plus raisonnable est de faire ce qu'on peut sans se questionner outre mesure), le stress évince la question du risque (inutile de prendre des risques supplémentaires dans une situation déjà bien assez compliquée comme ça).

C'est ainsi que, dès lors qu'on désigne une crise dans une région du monde, l'essentiel du processus de décision est arrêté d'emblée. Il faut encore remarquer que les *meilleures* crises sont alors celles qui offrent la façade la plus consensuelle : ironie du sort, ce sont alors les zones les moins stratégiques et les plus distales qui fournissent les crises les plus productives, qu'on va gérer un peu comme on gère un portefeuille patrimonial, en vue de le faire fructifier.

C'est en partie ce qui explique la déception des représentants de l'Union des pays d'Europe de l'Ouest de s'être fait souffler la récente crise albanaise : une crise à la mesure de cet organisme (un peu comme on parle de “sur mesure” chez les couturiers) aurait pourtant contribué à légitimer son existence même, ainsi que la notion crûment fonctionnelle de “crise de Petersberg” l'indique.

- vous êtes atteint d'une crise de Petersberg ... il faut opérer ...
- mais nous, on voudrait seulement ...
- ne perdons pas de temps, on va vous planifier l'opération avec l'aide de la cellule d'intervention stratégique, on va vous gérer, laissez-nous faire, la mission ...

3. Naviguer entre deux impostures

Ainsi donc, il n'y a guère que deux types de posture décisionnaire pour un collègue d'Etats qui refusent de déléguer une part de leur souveraineté à cette fin, et qui sont les deux facettes d'une même attitude ambiguë : se diluer ici en pourparlers, ou décréter une crise là-bas.

Toute la stratégie politique consiste à naviguer dans le spectre ouvert par ces deux (im)postures. Remarquons cependant un caractère fort de ce type de navigation : les inversions posturales sont extrêmement délicates à réaliser.

Considérons par exemple la situation actuelle en Algérie : pour des raisons bien compréhensibles, l'Europe, dont l'histoire avec l'Algérie n'a aucun caractère d'homogénéité, a vite choisi, sans doute encouragée par la France, de s'engager dans une décision politico-stratégique de premier type, par définition et par vocation toujours en retard, toujours en attermoisement : il n'y a donc officiellement pas de crise algérienne, mais une situation extrêmement complexe qui oblige à raffiner sans cesse les analyses. Installé dans cette posture, il est impossible de la quitter, un peu comme lorsqu'on joue à mentir et que l'un des joueurs propose de dire à nouveau la vérité, provoquant aussitôt la suspicion et la défiance.

Idem pour la Bosnie, et si les représentants américains de l'ONU sont gênés pour justifier le caractère stratégique de la Bosnie pour les Etats-Unis, c'est parce que la raison en est par trop inavouable : c'est justement parce que la Bosnie ne revêt aucun caractère stratégique pour les Etats-Unis que ce dernier pays peut faire basculer une position européenne engluée dans un processus de décision de premier type, et justifier ainsi son rôle stratégique de puissance européenne. Il s'agit alors, pour inaugurer un processus stratégique de deuxième type, d'instituer la crise et de décréter l'urgence, pour dévaler dans la planification opérationnelle, ce que seule l'autorité indiscutable de la puissance, ici reconnue aux Etats-Unis, permet d'arbitrer, dans une logique de rapport de forces.

Qu'on s'entende bien, instituer ne signifie pas fomenter, même si les dérives sont toujours possibles et s'il peut être tentant de provoquer certaines situations afin de mieux légitimer des dispositions et des intentions. D'ailleurs, le regroupement d'Etats en collège contient un antidote à une telle tentation, dans la mesure où leur nombre et leur susceptibilité, la divergence de leurs intérêts, le tout renforcé par la nécessité du consensus, interdisent tout calcul globalement machiavélique, sauf si la puissance dominante sait garder la paternité par maîtrise de l'information.

Il est édifiant de remarquer qu'il n'est pas un seul des discours des représentants des Nations à l'OTAN qui n'ouvre sur le constat amer que le drame bosniaque a paradoxalement permis aux Armées nationales de réfléchir à la défense européenne. Très souvent, le discours se livre ensuite au jeu complaisant des congratulations mutuelles, un peu gênées parfois, comme si la crise instituée avait permis de bâtir un cadre d'expérience pour pratiquer l'interopérabilité et bâtir par là de la solidarité et du lien fonctionnel ... dans les rangs des intervenants.

4. Le danger de la banalisation des crises extérieures

Nous venons de voir combien il était difficile pour un collège d'Etats de commuter d'un processus de dialogue vers un processus de gestion-institution de crises, mais il faut comprendre qu'il est également très difficile de réaliser la commutation réciproque, et les exemples ne manquent pas d'enlisement dans des gestions de crises interminables. Allez donc installer un dialogue au sein de peuples qu'on a préalablement globalisés sous l'étiquette publiée de "en crise" ! La globalisation dans la crise jouera non seulement comme frein à la reprise de négociations discernées, mais favorisera aussi le retour à un morcellement territorial balisé par de pseudo frontières, sans le bénéfice d'une construction historique assumée et donc positive.

Décréter un conflit peut s'avérer stratégique pour celui qui le décrète, soit parce qu'il veut l'arbitrer, soit parce qu'il pense y gagner quelque chose. La figure du conflit est par essence stratégique. Elle engage la figure du juge de façon plus complexe qu'il n'y paraît ordinairement.

Et la banalisation de la crise extérieure présente un autre danger fondamental, alors même que les crises instituées doivent présenter, par construction et par vocation, des caractéristiques strictement inverses de celles des crises vécues. Un peu comme un psychanalyste qui croirait être hors d'atteinte de la mélancolie parce qu'il soigne régulièrement des malades atteints de ce mal, croire qu'on est maître de ses propres crises parce qu'on intervient dans celles des autres relève d'une fâcheuse confusion.

Tableau IV : Phénoménologie de la représentation en informatique

Les laboratoires de recherche en informatique sont quelquefois sollicités pour participer à la conception de systèmes informatisés d'aide à la décision stratégique en situation de conflit ou de crise, que l'environnement commanditaire soit civil ou militaire.

L'approche technologique classique consiste alors à modéliser le théâtre d'opération concerné et à y intégrer les objets tactiques et stratégiques litigieux ou conflictuels (frontières, déploiement de forces, enjeux stratégiques et autres). Le but est de gérer le plus dynamiquement possible les évolutions de la situation, tout en pratiquant diverses simulations (rapport des forces en présence, évolution de la menace, ...). On obtient, en mobilisant des systèmes techniques divers (systèmes d'information géographique, systèmes à objets, bases de données, interfaces évoluées, ...), des hypercartes dynamiques qui rendent compte des événements au plus près de la réalité, et permettant d'en simuler les évolutions probables.

Si les domaines de recherche appliquée sont nombreux à être croisés par cette problématique, les choses sont plus difficiles à démêler du côté des usages opérationnels. En fait, on constate que de tels outils incitent à l'arbitrage de conflits et à la gestion de litiges extérieurs plutôt qu'au règlement de différends intérieurs. Autrement dit, il semble que les applications d'assistance informatisée à la décision fonctionnent d'autant mieux que l'utilisateur est extérieur au conflit traité : à l'extrême, la tentation est grande, pour le groupe de pouvoir qui les maîtrise, d'instituer des conflits pour avoir à les arbitrer. Comme si la notion de conflit était d'emblée porteuse d'une dimension stratégique cachée.

Ces questions nous intéressent beaucoup, car nous pressentons qu'elles pourraient à terme éclairer d'un jour nouveau l'acquisition des connaissances et la modélisation des systèmes hommes-machines complexes.

1. Les Systèmes d'Information et de Communication et la décision informatisée

Les Systèmes d'Information et de Communication (SIC) sont destinés à assister la prise de décision dans les organisations. Comme souvent lorsqu'il s'agit de systèmes hommes-machines complexes, il est très difficile d'interpréter leur succès d'usage par la validité de leur cadre théorique de conception.

En l'occurrence, le fondement conceptuel de l'ingénierie des SIC, fondamentalement représentationaliste, est heureusement perverti dans ses implications potentiellement réductrices par les personnes qui investissent d'esprit le système, compulsivement, en interprétant sans cesse sa production symbolique.

Cela convient à la décision programmée en situation connue, représentée par des symboles dont l'interprétation fait l'objet d'une négociation dense et permanente. En situation de crise, les SIC échouent : on peut répondre à cela en durcissant le cadre théorique représentationaliste.

Nous défendrons l'idée diamétralement opposée : le problème vient de ce que l'intelligence artificielle préjuge de la notion de *connaissance*.

2. L'impasse avérée des SIC pour gérer les crises géopolitiques

Les organismes spécialisés attendent des Systèmes d'Information et de Communication (SIC) une aide à la gestion des crises à caractère géopolitique, mais ces systèmes, propres à assister la décision programmée, s'avèrent inadaptés aux situations vécues comme critiques par ceux qui les mettent en œuvre.

Ceci est dû au caractère expérimental de leur conception, qui hérite trop brutalement des représentations mythiques des notions de crise et de décision. Cette critique n'épargne pas l'intelligence artificielle (IA), aujourd'hui mobilisée dans des programmes de recherche sur les SIC visant à modéliser des simulateurs capables d'assister efficacement les organisations humaines.

Cela tient au fait que l'approche IA est confrontée à deux difficultés fondamentales.

D'une part, les agents artificiels engagés dans une coopération avec leurs interacteurs humains devraient s'inscrire jusque dans la sphère intentionnelle des actes d'interprétation, qui constituent l'activité irréductiblement humaine de dépassement des crises.

D'autre part, des signifiants artificiels devraient réaliser une sphère sémiotique effective qui simule efficacement l'entour d'un interprète humain impliqué en conscience dans un acte d'interprétation.

Un certain nombre de préjugés tenaces retardent la mobilisation concertée des chercheurs en IA face à ces difficultés identifiées.

3. Les commodités de l'agent rationnel

Le premier de ces préjugés consiste à considérer qu'un acte d'interprétation est réductible à un jugement portant sur un corpus de faits plus ou moins avérés et conduisant à une certaine décision. En autorisant l'évacuation de la question de l'intentionnalité des motivations humaines, cette attitude laisse à penser qu'un homme est valablement approché par un agent rationnel.

Cette approximation a deux conséquences radicalement dirimantes.

La première conséquence concerne directement l'interprète, et aboutit à son exclusion implicite du système dans lequel il est réputé être immergé. Aussitôt l'être humain engagé dans une crise qu'il éprouvera comme telle, cette ambiguïté profonde se manifestera explicitement, car le propre du vécu de crise est de concerner la personne.

La seconde conséquence concerne le concepteur de SIC, qui envisage la modélisation du système complexe multiagent sous l'angle d'une coopération rationnelle, en s'efforçant de doter les agents artificiels des connaissances appropriées à leur rôle présumé. Ces artefacts réactifs n'auront bien entendu aucune intention artificielle, mais s'ils sont ingénieusement réalisés, ils s'en trouveront en quelque sorte investis dialogiquement par leurs interacteurs

humains. On dira alors qu'ils satisfont au test de Turing. Reste que la coopération multiagent se réduira à un échange de données symboliques, bientôt débordé par l'illusion que son accroissement quantitatif est susceptible de se cristalliser en raffinement qualitatif. Cette naïveté conduit inmanquablement à un dévalement technologique et à une surenchère autoréférente, incompatible avec l'entreprise de construction du sens que constitue le dépassement d'une crise.

La juxtaposition de ces deux conséquences est pour le moins paradoxale, qui nous donne à imaginer un système confrontant des personnes dépossédées de leur humanité et des artefacts investis d'esprit.

4. L'entour comme déjà donné

Le deuxième préjugé consiste à défendre que l'entour d'une personne, où si l'on préfère son environnement perçu et vécu en conscience, est constitué des objets de la réalité, représentés comme tels.

Dans ce cadre épistémique, la simulation d'un entour est chose relativement aisée en théorie, puisqu'elle autorise l'élection empirique de sortes de clones sémiotiques, eux-mêmes objets naturels ou artificiels de la réalité, sur le critère qu'ils se trouvent être opportunément représentés de façon équivalente, voire plus performante, dans l'entour de la personne. Cette attitude, caractérisée comme représentationnaliste, est lourde de conséquences, à vrai dire rédhibitoires lorsqu'on vise une reconception du domaine de recherche SIC dans la perspective de l'aide au dépassement des crises.

La première conséquence se déploie au détriment d'une vision herméneutique de l'entour, et aboutit à la négation de l'acte d'apprésentation. La structuration de l'entour est pensée comme un mécanisme nominal et décomposable par l'analyse, quand la sphère sémiotique est projetée sans autre forme de procès sur le monde physique.

Cette réduction radicale de la conscience à un processus de traitement de symboles signifiants en correspondance biunivoque avec des signifiés, en renonçant à la sémiotique triadique de Peirce, entretient la croyance illusoire en un contenu de sens immanent aux signifiants artificiels, en dehors de tout processus interprétatif.

Ces signifiants artificiels sont ainsi présumés porteurs de sens intrinsèque, exprimable aux formats habituels de l'acquisition des connaissances. Le pas est franchi qui autorise de combiner par calcul le sens des signifiants. Cela peut certes constituer une heuristique productive pour mobiliser l'investissement de sens interprétatif des hommes en présence effective de ces signifiants, comme l'a montré Bachimont. Reste qu'en situation de crise collective, quand la négociation constructive du sens est essentielle, la confusion des genres engendre typiquement la crise dans la crise.

La seconde conséquence du préjugé représentationnaliste réside dans le primat implicite de la perception sur l'action qu'il charrie invariablement, sans doute poursuivi par l'archétype de "la représentation comme image" que nous a légué Hume. Cette propension incorrigible se

traduit par un privilège exorbitant accordé à la saillance du perçu sur la prégnance de l'action visée, pour prescrire un signifiant artificiel. Elle a également à voir avec le schéma linéaire de la décision, qui ne reconnaît l'action qu'au travers sa manifestation seconde dans la sphère physique, niant son aptitude intentionnelle à conformer l'entour dans l'immédiateté première.

Cette posture institue un malentendu chronique entre l'action et la perception, et empêche leur réconciliation dans la figure pragmatique du signe dynamiquement expérimenté. C'est ainsi qu'en situation de crise trans-institutionnelle, les responsables risquent de s'enfermer dans de vaines tentatives de fusion, agrégation, ou corrélation de données factuelles, s'enfonçant ainsi dans leur dérélition.

La juxtaposition de ces deux conséquences conduit là encore à une aporie retentissante, puisque des signifiants artificiels sont effectivement investis de sens interprétatif par des êtres humains, qui par ailleurs considèrent l'acte d'investissement de sens comme une simple représentation.

5. La dualité de la connaissance

Qu'on songe enfin, pour clore l'exposé des difficultés auxquelles est confrontée l'approche IA des SIC, que les agents artificiels abstraits conçus pour une coopération multiagent "au niveau des connaissances" doivent *in fine* se réaliser "au niveau des symboles" dans des systèmes sémiotiques artificiels capables de supporter des interprétations constructives.

C'est ce qu'on appelle l'acquisition des connaissances, comme pratique de l'Intelligence Artificielle tournée vers le Génie logiciel, qui repose fondamentalement sur un principe de rationalité qui assimile le sujet humain agissant à un agent rationnel obéissant à l'oracle "dis-moi ce que veux, ce que sais, ce que peux, je te dirai ce que fais".

La connaissance est ici vue de façon dualiste comme une denrée extensive et thésaurisable, susceptible d'être modélisée de façon abstraite et conceptuelle (c'est l'enjeu de l'acquisition des connaissances comme "processus constructif de modélisation"), mais aussi de présider concrètement à la décision et à l'engagement de l'action. Les concepts y sont considérés comme des éléments réutilisables, un peu comme les pierres des temples et des cathédrales. Mais les concepts sont aussi représentés comme des symboles engagés dans des diagrammes interprétatifs appelés "structures d'inférences" ou "réseaux sémantiques".

De plain-pied avec la naïveté productive des bâtisseurs de cathédrales, les concepteurs de méthodes d'acquisition des connaissances allient paresse, conformisme et superstition. Ils abondent dans les vieilles notions de mémoire (en s'efforçant de fixer les configurations conceptuelles pour fixer les structures des entreprises humaines), de traçabilité (en postulant que les bons effets d'une idée valident l'idée comme idée) et de réutilisabilité (en réduisant la pensée à de la manipulation de concepts).

6. Connaissances et lieu du calcul

Il s'agit maintenant d'affiner le propos de façon à le réduire à son exacte portée scientifique. La question est alors : quelle est la caractéristique des systèmes informatisés essentielle qui les font incliner vers un usage possiblement subversif face à la question de la décision ?

Les artefacts informatiques transforment typiquement des symboles en d'autres symboles qui sont ultimement interprétés par un sujet humain qui leur prête sens, investissant d'esprit, au passage, le processus de transformation automatique ou interactif (un programme qui "tourne" et produit de la pensation au sens semble faire effort de pensée).

Dans le domaine hautement contextuel de l'interprétation en langue, des symboles obtenus par transformation opérationnalisée d'autres symboles encapsulant de la langue peuvent être investis de sens; une bonne artefacture informatique doit produire des formalismes opérants (des programmes) qui produisent de tels symboles interprétables en langues.

Reste à définir la productivité de l'artefacture, qui est en fait définitivement complexe et aporétique : mieux vous modélisez votre domaine (pris ici au sens le plus large), et mieux vous arrivez à réduire ce modèle à un formalisme opérant dénotant au plus juste ce modèle (c'est - l'énorme - ambition de l'acquisition des connaissances), et plus vos artefacts tendent à produire de bons candidats à l'investissement de sens, c'est-à-dire à l'interprétation pertinente des utilisateurs, mais moins vous avez de chance de susciter chez l'utilisateur la création-découverte de nouvelles connaissances; à l'inverse, si votre modélisation est insuffisante et/ou la formalisation du modèle trop réductrice, la crédibilité de vos artefacts sera faible (les artefacts seront mal investis d'esprit, l'interprète sera réticent à investir de sens les symboles produits, même de façon heuristique).

La problématique de l'aide à la découverte est alors la suivante : comment mettre en place une artefacture capable de prendre place sur des domaines où la connaissance est hautement contextuelle et compositionnelle (typiquement, les domaines où règne la langue, terrains de prédilection de l'intelligence artificielle selon Bachimont, dont nous retraçons ici les thèses touchant à l'herméneutique matérielle), capable de mettre en confiance les utilisateurs qui interprètent les produits (des symboles) des produits (des programmes) de cette artefacture, et néanmoins (la confiance ainsi obtenue ne peut être, en toute rigueur, qu'abusive) inspirer de nouvelles connaissances à l'interprète, qui sera amené localement à interpréter des symboles qui sortent de leur champ de légitimité contextuelle.

En d'autres termes, et c'est une des propositions de l'herméneutique matérielle, il s'agit de contrôler l'artefacture de façon qu'elle permette de présumer et maîtriser la confiance accordée à sa production par l'utilisateur interprète, tout en abusant avec bonheur de cette confiance pour inspirer de nouvelles connaissances à cet interprète : un des problèmes, c'est que l'artefacture travaille à trois niveaux de distance de l'effet cherché; pour viser un symbole heuristiquement chargé de sens productif et inspirant une découverte, parmi nombre de ses pairs qui ont préalablement su donner confiance, il faut viser l'artefact qui engendre ces symboles, spécifié par une méthode d'artefacture.

Mais l'herméneutique matérielle ne dit rien sur les conditions d'admissibilité de l'acte qui consiste à reconnaître la réduction descriptive particulière d'un éprouvé prescriptif singulier comme adéquate à cet éprouvé. Par prescriptif, nous voulons dire que l'éprouvé relève d'une rupture entre ce qui peut venir et ce qui est, en insistant sur le fait que ce qui arrive n'annule pas que ce qui pouvait avoir lieu a organisé les énoncés prescriptifs. Ou encore, en reprenant les termes de Lazarus : "Le possible est une catégorie en subjectivité qui problématise l'abord de ce qui peut être au regard de ce qui est, tant dans le futur que dans le passé. Ce qui peut être, en regard de ce qui est, traverse aussi bien l'avenir que le passé et le présent. Non pas en tant qu'irrépérable, mais ainsi : ce qui a lieu n'abolit pas les contenus de subjectivité qui l'ont précédé. Le possible prescriptif est donc le contenu de subjectivités et de pratiques qui a présidé à ce qui a lieu".

Dès lors qu'on admet sans la questionner cette réductibilité du prescriptif vécu en actualité au descriptif virtualisé, on peut parler d'acquisition des connaissances et on peut interpréter la constitution et l'institution de connaissances dans la perspective de l'herméneutique matérielle.

Mais ceci est précisément contesté par le vécu de crise lui-même, qui se donne très exactement comme l'éprouvé de l'inadéquation définitive de cette réduction particulière (et c'est peut-être là qu'il conviendrait de réfléchir à l'art). Et il va pourtant s'agir de réduire l'éprouvé de l'irréductibilité.

Tableau V : Des bâtisseurs de cathédrales aux concepteurs informaticiens

Il s'agit ici de questionner les conditions de possibilité de la confusion actuelle entre le vécu de crise, éprouvé comme convocation impérieuse de la pensée, et l'étrange notion de "crise géopolitique".

Le propos vise à mettre au jour les rapports qu'entretiennent avec cette confusion les usages multiparticipant des systèmes symboliques et des outils d'aide informatisée à la décision. Le questionnement débouche sur une mise en examen de l'attitude dominante face à la notion de connaissance, qui tend à poser les situations critiques comme des situations limites, descriptibles par négation de certaines caractéristiques des situations normales.

1. La croyance naïve dans l'extériorité des situations

Considérons un phénomène étrange qu'il arrive à chacun d'entre nous d'éprouver comme irréductible et impérieux. Nous voulons parler des situations qui s'imposent parfois à nous dans l'immédiateté, de façon ressentie manifestement comme imprescriptible.

Lorsqu'on est confronté à de telles situations qui semblent nous appeler irrésistiblement, on sent bien qu'il est impossible d'expliquer ce que l'on ressent, et qu'aucune description du phénomène ne saurait l'épuiser, ni réduire le caractère radicalement prescriptif de sa donation.

Force est donc de constater qu'il est des situations singulières qui convoquent une pensée actuelle de la situation, et qui ne se laissent pas réduire à une description conceptuelle de cette situation. C'est ainsi par exemple que Canguilhem relate la résistance de Cavallès pendant la seconde guerre mondiale, affirmant que l'attitude résistante était vécue par l'intéressé comme s'imposant d'elle-même, hypostasiant les injonctions sociales, morales ou objectales d'un environnement prompt à la mise en garde et aux recommandations de prudence.

Disons qu'il est des situations singulières qui convoquent une pensée actuelle de la situation, et qui ne se laissent pas réduire à une description conceptuelle de cette situation. Car la description particularise et catégorise : dès lors qu'il s'agit de reconnaître en mobilisant des concepts, les formes conceptuelles masquent ce qu'elles ne montrent pas, et désingularisent ce qu'elles montrent.

Car toute description particularise et déjà catégorise : dès lors qu'il s'agit de reconnaître en mobilisant des concepts, les formes conceptuelles masquent ce qu'elles ne montrent pas, et désingularisent ce qu'elles montrent.

Alors, comment se fait-il qu'on accorde spontanément une si grande importance à la représentation conceptuelle des situations, quitte à réduire la manifestation de la pensée à une mobilisation de concepts ? Comment en arrive-t-on à ériger superstitieusement le concept en lieu sacré de la pensée ?

Comme le lieu sacré, le modèle conceptuel voudrait nous rassurer et nous protéger du risque de penser et d'éprouver singulièrement une situation. Parvient-on jamais à une telle prescription automatique des situations ? Assurément jamais, car le placage conceptuel fait

partie intégrante de la situation, qui se donne alors sous une forme différente et surchargée, mais qui laisse toujours la possibilité d'une interprétation singulière.

Ainsi, comme la superstition des bâtisseurs, la croyance naïve dans la suprématie du concept ne nous dispense en rien d'éprouver la singularité des situations, mais nous préserve d'une exposition trop éprouvante. Cette croyance, en constituant la notion de mémoire, d'histoire, et en édifiant son contemporain humain au rang *d'alter ego* susceptible de vivre les mêmes situations que soi-même, opère comme un lissage qui prévient la dérégulation dramatique d'un homme jeté dans le monde et entièrement soumis aux situations toujours singulières.

Mais les concepts, aussitôt érigés au centre de la pensée (rebaptisée connaissance), se maintiennent tautologiquement dans cette position : quand les actions productives valident le dispositif conceptuel en vigueur, les actions inadaptées prescrivent son amendement, sans qu'il soit jamais possible de remettre en question la suprématie du *concept* de concept.

2. La confiance vaniteuse des encapsuleurs de concepts

Les concepts ont la vie dure, et ont tendance à requérir leur mobilisation, quitte à conformer à *leur main* la situation qu'ils prétendent décrire et modéliser. Il existe un proverbe espagnol qui exprime que *lorsqu'on a un marteau en main, tout ressemble à un clou*. Cela signifie que les choses saillent à la hauteur des prégnances qu'exercent sur elles nos intentions (pris ici au sens commun) : lorsqu'on circule dans la rue avec la faim au ventre, les vitrines des traiteurs et des boulangers sont beaucoup plus saillantes que les vitrines des cordonniers.

Mais ce proverbe vaudrait encore davantage pour les concepts et s'énoncerait ainsi : lorsqu'on a un concept à sa disposition, on a tendance à forcer sa mise en œuvre pour interpréter toute situation singulière et prescrire l'action associée, sans laisser ouverte la possibilité que la situation s'impose singulièrement au mépris du concept le plus prégnant.

En d'autres termes, l'acquisition des connaissances tend à affirmer que la planification prévaut sur la décloisonnement du singulier, et tend à entretenir artificiellement les concepts, par-delà leur péremption. La forme la plus dogmatique de cette affirmation se fixe dans le postulat de réutilisabilité des concepts. C'est là que cristallise le renoncement à la pensée comme manifestation toujours donnée, au profit de la connaissance comme toujours à acquérir.

Il est pourtant un phénomène qui annonce *l'avance définitive* de la pensée sur la connaissance : il s'agit du phénomène de crise. En effet, une crise éprouvée indique le lieu d'un retard définitif du conceptuel, en convoquant la pensée créatrice quand la planification voudrait en révoquer l'actualité. Aussi, la planification prévoyante et ses fondements rationnels achoppent précisément au lieu de la crise, qui consacre une singularité irréductible et exige de l'acteur en situation qu'il s'éprouve comme irréductible à un agent rationnel.

La notion de "gestion des crises" est profondément aporétique et définitivement paradoxale, puisqu'elle déclare la possibilité de traiter a priori l'activité qui se donne comme résistant aux catégories a priori, activité qui a depuis longtemps déjà reçue le beau nom de pensée. Elle est en contradiction avec la vision chinoise traduite dans la juxtaposition des deux idéogrammes

Wei et Ji, indiquant la tension irréductible entre danger et opportunité : la crise en chinois (Wei Ji) constitue la possibilité risquée d'instituer une procédure de vérité et de la maintenir dans le champ de la pensée.



Mais comment en arrive-t-on à occulter ainsi l'écart radical entre l'éprouvé de crise et la crise décrétée comme matière à gestion ?

De même que les concepts une fois constitués prescrivent l'interprétation des situations et tendent même, si on ne les tient pas dans le champ de la pensée, à s'instrumentaliser jusqu'à formater ces situations, les fictions opérationnelles une fois instituées prescrivent l'action des membres de la communauté et tendent, si ceux-ci ne veillent pas scrupuleusement à les maintenir dans le champ de la pensée, à provoquer un activisme dévalant et procédurier.

S'il est possible de coordonner une action coopérative en régime permanent planifiable, et s'il est même possible de permettre une effectuation de cette coordination dans le champ ouvert de la pensée des différents participants, il est strictement impossible de le faire dans le cadre d'une fiction opérationnelle qui prétendrait prescrire à la fois les actions et les interprétations.

Mais là encore, nous ne croyons aux concepts que pour prendre acte de leur insuffisance à prendre en charge ce que la situation porte de définitivement singulier, et qui nous invite encore et toujours à penser. En définitive, l'assimilation paresseuse des concepts à des briques de connaissance réutilisables nous invite à repenser sans cesse l'artifice de nos élaborations conceptuelles.

3. L'assimilation trompeuse des concepts à des symboles

Les méthodes classiques d'acquisition des connaissances comme la méthode "Knowledge Acquisition Design Support" (KADS), qui prétendent guider la conception de nos systèmes d'information, reposent sur des principes réducteurs et naïfs qui s'appuient toujours sur la manipulation conceptuelle. Et nous avons montré pourquoi leur mise en œuvre contrôlée, loin de dispenser de la pensée "en situation", pointe au contraire sur l'impérieuse nécessité d'éprouver les situations singulièrement pour les vivre et écouter la manière dont elles s'imposent à nous.

Ici, le plus étrange réside dans la pratique de représentation iconique et synoptique des concepts, engagés nominativement dans des relations graphiques interactives, sensées symboliser et dénoter la pensée dynamique. Conformément aux plans des architectes bâtisseurs, et métaphoriquement à leurs esquisses et croquis, des symboles de concepts (un *nom*, la plupart du temps) et de relations théoriques entre ces concepts (des traits de dessin, souvent) voudraient nous dire quelque chose de la vie propre des concepts.

Et l'informaticien de parcourir rituellement cet enchevêtrement cabalistique, dont le déploiement esthétique est souvent le meilleur promoteur : les bifurcations ont souvent sept branches, comme dans l'Apocalypse, le Verbe est au commencement, et la racine de toutes choses se présente comme un tétragramme pointant dans l'au-delà des connaissances, à savoir les programmes effectuant le jugement dernier.

Considérons le cas d'une organisation strictement hiérarchique chargée de la planification et du commandement d'actions sur un théâtre d'opérations extérieures. En expédition commandée, chaque participant vit et éprouve des situations, qui peuvent se donner comme des situations singulières de crise (pensons par exemple à la présence internationale au Kosovo). Il peut éventuellement renseigner son supérieur hiérarchique sur son interprétation de la situation, mais rien ne lui permet de communiquer un éprouvé de crise, par définition toujours immédiat : il ne peut que le médiatiser dans une réduction factuelle et descriptive.

Par le truchement de l'outil de traduction informatisé, les concepts interprétatifs ne restent pas dans le champ de la pensée (Sylvain Lazarus dans son "Anthropologie du nom" ou Alain Badiou dans son "Abrégé de métapolitique" diraient que le concept est sacrifié), mais sont au contraire projetés dans un référentiel de symboles et objectivés : *la pensée est pensée comme outil*.

Et loin d'éprouver la situation originelle, le supérieur hiérarchique, en lisant des comptes rendus ou examinant des cartes ou des photographies surdéterminées par des symboles avant d'y ajouter sa valeur surdéterminante et transmettre à son tour, participera certes à un dispositif collectif de prise de décision, mais la situation à laquelle il fait face n'est nullement la situation à laquelle fait face son subordonné. Et la crise qu'il pourrait éprouver n'a aucun lien homogène avec la crise qu'a pu éprouver ce subordonné.

L'acquisition des connaissances a ses prêtres et ses documents révélés, ses rituels et ses symboles. Les concepts tiennent à la fois lieu d'unités de connaissances réutilisables et de symboles unitaires engagés dans la constitution de rituels sans cesse répétés et réinterprétés. L'acquisition de nouveaux concepts ou de nouveaux agencements conceptuels soigneusement mémorisés et répertoriés est sacralisée comme le sanctuaire de la pensée.

4. La confusion entre l'éprouvé de crise et la notion de crise géopolitique

Nous éprouvons les situations sur le mode de la prescription, et il arrive que des situations s'imposent singulièrement, inaugurant ainsi de rares séquences de vérité qu'il s'agit alors de déployer en co-extension.

Vivre une situation sur un mode critique, c'est vivre que la prescription singulière que la situation impose est définitivement irréductible à ses descriptions particulières : la médiatisation d'un éprouvé immédiat de crise est aporétique. Décrire une situation de crise éprouvée, c'est décrire une d'indescriptibilité. Or l'acquisition des connaissances postule implicitement la réductibilité du vécu à des descriptions, pour entrer dans le procès d'investissement compulsif de sens. La pensée est alors aussitôt instrumentalisable et

pensable comme outil. La confusion entre “ crise éprouvée ” et “ crise instituée ” est possible, autorisant d’étonnants dévalements.

C’est alors pour éviter de prononcer la faillite profonde d’un tel dispositif au regard de la crise comme catégorie irréductible à l’approche planificatrice qu’on regroupera les éprouvés hétérogènes sous un énoncé unique et collectif : le décret de la crise instituée. Et l’on outillera le dispositif de façon à en masquer les béances : on mettra en œuvre des systèmes informatisés à base d’images satellitales commentées, qui se prêtent par construction à la mascarade.

En effet, selon les théories de Lazarus, il arrive (rarement et toujours en des lieux singuliers où un événement se donne adéquatement) que des situations s’imposent d’elles-mêmes et déterminent une action qui n’était ni nécessairement déterminée ni absolument contingente. De manière coextensive à ces adéquations peuvent se développer des séquences de vérité, sous réserve que les concepts ne soient pas réduits à leur description objective et restent suspendus dans le champ de la pensée. Les séquences de vérité ont des lieux d’origine et sont finies, de sorte qu’il est possible de repérer les concepts non sacrifiés (que Lazarus appelle les catégories, ou les noms innommables), les lieux d’origine des séquences de vérité, et les lieux de “sacrifice du concept”.

Beaucoup d’auteurs en philosophie ont insisté sur l’intimité de la perception et de l’action, et partant sur la déficience radicale des théories qui les séparent artificiellement pour tenter vainement de les réconcilier ensuite.

Pour beaucoup de ces auteurs, la figure de l’événement serait une figure de passage autant motivée par l’action que par la perception : les événements ne "surviennent" pas, qui provoqueraient l’action réflexe ou réfléchie, mais constituent déjà des catégories interprétatives qui disent quelque chose de l’action attendue.

Dire qu’un incendie se déclare, c’est d’abord déclarer qu’il s’agit de l’éteindre. Il n’y a pas de perception non finalisée (et la perception de l’œuvre d’art se replie et se finalise dans l’acte même du regard intentionnel percevant).

5. Le vécu de crise comme privilège irréductible du sujet pensant

Selon nous, la caractérisation de situations intersubjectives ressortissant traditionnellement du conflit n’échappe pas à ces considérations. Le conflit est une figure stratégique du litige, caractérisée par un acte de publication du litige pour en provoquer le procès et l’arbitrage.

Mais, pour évoquer le différend, le conflit et le litige, reprenons les pistes proposées par Jean-François Lyotard. Selon Lyotard, là où le différend ressortirait de l’intuition, le litige en serait la manifestation, ou plutôt l’interprétation mondaine : le litige comme événement, en tant qu’il désigne l’objet litigieux, est déjà tourné vers sa dissolution dans la séparation inhérente à l’arbitrage.

Le conflit serait toujours stratégique, en ce sens qu'il est un litige assorti d'une demande de médiation ou de médiatisation. Le conflit est un mode de présentation du litige, destiné à être tranché : et le juge impartial est paradoxalement celui qui sépare les protagonistes en tranchant le conflit.

En conséquence, l'interprétation de conflit ne peut résulter que d'une mise en système herméneutique du différend, du litige, du conflit, des protagonistes et du juge. Il est donc vain de vouloir réduire l'interprétation du conflit à un arbitrage autour de l'objet litigieux et des rapports antagonistes qu'il semble susciter. Une telle posture serait suspectée à son tour d'être une posture fondamentalement stratégique.

Or, que se passe-t-il lorsqu'on prétend concevoir des outils informatisés d'aide à la prévention des crises ou à la gestion des conflits ? On tend à travailler sur des situations objectivées (des modèles symboliques du litige), obtenues par compilation des événements survenus. On n'a souvent pas les moyens d'organiser le procès herméneutique, et l'on est souvent réduit à spéculer sur des catégories abstraites, en particulier lorsqu'on prétend assister des décisions dans l'urgence, sans qu'aucun dialogue humain ne double la procédure.

On ne saurait remonter du litige au différend sans se compromettre et s'impliquer personnellement.

5. Médiatisation paradoxale de la conscience immédiate

Qu'il s'agisse de la décision réduite à un processus linéaire, rationnel et déterministe comme Lucien Sfez le décrit, de la communication réduite à un échange de symboles entre agents rationnels, de la représentation comme réduisant le sens à un rapport biunivoque entre le signifiant et le signifié, ou plaquant le signifiant sur le signifié en privilégiant la perception à l'action, toutes ces thèses se corroborent en marche et font système. Toutes ont la même origine dans "la thèse du monde", celle-là même dont Husserl préconisait la suspension dans une césure énochale, considérant que seule sa "mise entre parenthèses" pouvait fonder la quête des essences se donnant par intuition originaire.

Suivons donc la méthode phénoménologique qui vise à saisir, par un retour aux données immédiates de la conscience, les structures transcendantes de celle-ci et les essences des êtres.

Si on baptise "forme consciente" un vécu éprouvé dans l'immédiateté, on conçoit la conscience comme le processus qui pulse le flux des formes conscientes. Pour rendre compte de la sensation immédiate de flux, on peut s'appuyer sur les propositions de Husserl en termes de rétention et protension dans la conscience intime du temps. Une forme consciente est toujours-déjà hors de la conscience comme immédiateté, et ressaisissable par elle (mais non en tant que telle) dans l'immédiateté, comme prégnante sur "l'immédiateté à venir".

La conscience fait ainsi système clos et finalisé. On peut construire l'hypothèse que les formes conscientes émergent comme telles dans l'immédiateté, sous l'influence d'attracteurs de formes transcendantes à la conscience, à partir d'un substrat de formes virtuellement conscientes qui est en retour transformé par l'acte d'émergence. On peut encore poser ce

processus comme définitivement non décomposable par l'analyse, en s'inspirant des travaux de Bergson sur ce sujet.

Le flux des formes conscientes dans l'immédiateté se déploie paradoxalement au travers d'une médiatisation, et est ressenti comme conscience de quelque chose. Les formes émergentes sont vécues comme apprésentant quelque chose de transcendant avec une visée intentionnelle.

C'est ainsi qu'un fait de conscience a comme corrélat une forme dans la sphère sémiotique, témoin d'une activité et d'un souci éprouvé, vécu et expérimenté.

Ce corrélat est exprimable en avant-plan d'un arrière-plan de formes sémiotiques, le sens de cette forme étant immanent à la situation d'apprésentation et définitivement non immanent à la forme. Il est seulement exprimable par approximation dans son arrière-plan formel.

Le sens d'une forme sémiotique s'exprime par interprétation d'autres formes sémiotiques, renvoyant à un arrière plan complexe non infiniment précisable, conformément au cadre théorique proposé par Alain Cardon. Non seulement le sens global d'une forme ne saurait être décomposable analytiquement en sens locaux, mais toute précision de sens local se fait au détriment de l'interprétation du caractère de localité, c'est-à-dire de la compréhension de la contribution du sens local au sens global.

Ultimement, une forme sémiotique est matériellement engrammée dans la sphère physique, les modes d'engramme étant sans doute éminemment variables. Mais en aucun cas la sphère physique n'est autre chose pour une forme sémiotique que son substrat matériel ultime.

On conviendra d'appeler arrière-monde la sphère physique, indiquant que cette sphère est définitivement hors du monde perçu et vécu en tant qu'il est interprété, tout en étant le substrat et l'engramme de ce monde.

Le monde du vécu est le monde de la conscience immédiate, qui engendre comme corrélat la sphère sémiotique, la sphère physique supportant et engrammant cette sphère. A la suite de Rastier, convenons d'appeler "entour" d'une conscience cette sphère sémiotique, augmentée de son "différentiel toujours immédiat" que constitue la sphère de l'apprésentation.

Bibliographie

1. Livres

1. Alain Badiou, *Abrégé de Métapolitique*, Seuil, 1998
2. Renaud Barbaras, *La perception, essai sur le sensible*, Optiques Philosophie, Hatier, 1994
3. Henri Bergson, *Matière et Mémoire*, PUF, 1968
4. Augustin Berque, *Ecoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 2000
5. Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975
6. Donald Davidson, *Actions et événements*, PUF Epiméthée, 1993
7. John Dewey, *Logique, la théorie de l'enquête*, PUF, 1993
8. Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, TEL Gallimard, 1962
9. Martin Heidegger, *Etre et temps*, Vrin, 1990
10. Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, TEL Gallimard, 1950
11. Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes*, Vrin, 1992
12. Edmund Husserl, *Recherches logiques*, Presses universitaires de France, 1959
13. Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, PUF, 1996
14. Jacques Goody, *The Interface Between the Written and the Oral*, New York, Cambridge University Press, 1987
15. Sylvain Lazarus, *Anthropologie du nom*, Seuil, 1996
16. Gottfried-Wilhelm Leibnitz, *La monadologie*, Grasset, 1990
17. Charles Peirce, *Textes fondamentaux de sémiotique*, Méridiens Klincksiek, 1987
18. Paul Ricœur, *Le conflit des interprétations*, Seuil, 1990
19. Lucien Sfez, *Critique de la décision*, Presse de la fondation nationale des sciences politiques, 1992
20. Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier, 1989

2. Articles ou rapports

1. Bruno Bachimont, *Herméneutique matérielle et Artefacture : des machines qui pensent aux machines qui donnent à penser*, thèse de doctorat de l'Ecole Polytechnique, 1996
2. Ronald Brachman, J. Schmolze, *An Overview of the KL-one Knowledge Representation System*, Cognitive Science, vol. 9(2), p.171-216, 1985

3. Alain Cardon, *La complexité des systèmes d'expression du sens*, rapport de recherche LAFORIA, 1996
4. Alain Cardon, *Un modèle de couche communicationnelle d'un SIC prenant en compte les représentations mentales des acteurs*, rapport interne LAFORIA, 1997
5. Balakrishnan Chandrasekaran, *Generic Tasks in Knowledge-Based Reasoning: High-Level Building Blocks for Expert System Design*, IEEE Expert, vol. 1(3), p.23-30, 1986
6. William Clancey, *Notes on Epistemology of a Rule-based Expert System*, Artificial Intelligence 59: 191-204, Special issue Artificial Intelligence in Perspective, 1993
7. Randy Davis, *Metarules: Reasoning about Control*, Artificial Intelligence, vol. 24, p.347-410, 1980
8. Jean-Guy Meunier, *La théorie cognitive : son impact sur le traitement de l'information textuelle*, dans "Penser l'esprit : des sciences de la cognition à une philosophie cognitive", PUG, 1996
9. Alan Newell, *The knowledge Level*, Artificial Intelligence. Vol. 18, p.87-127, 1982
10. Jean-François Perrot, *Des objets aux connaissances*, Journée "Méthodes objets & Intelligence Artificielle, Frontières, Ponts et Synergies", Paris RIA, 1994
11. François Rastier, *Représentation ou interprétation ? Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique*, dans "Penser l'esprit : des sciences de la cognition à une philosophie cognitive", PUG, 1996
12. Vincent Rialle, *Artefacture et prolongement cognitif de l'homme par l'ordinateur*, colloque interdisciplinaire "les modèles de représentation : quelles alternatives ?", Neuchâtel, 1997
13. Francis Rousseaux, *Acquisition des connaissances pour la décision stratégique en situation de crise géopolitique*, Habilitation à diriger des recherches, LIP6, 1985
14. Francis Rousseaux, *Contribution à une méthodologie d'acquisition des connaissances pour l'ingénierie des SIC : l'exemple de Cheops pour l'aide à la gestion de crises collectives à caractère géographique*, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, rapport de recherche LAFORIA, 1995
15. Alan Turing, *Computing machinery and intelligence*, Minds and Machines, Prentice Hall, 1964
16. Bob Wielinga, G. Schreiber, J. Breuker, *KADS: A Modelling Approach to Knowledge Engineering*, Knowledge Acquisition Vol. 4(1), p.5-54, 1992